

LE MÉMORIAL DE PASCAL

AVANT septembre 1654, Blaise Pascal vivait à la manière de son père, le Président, qui selon l'heureuse formule du *Recueil d'Utrecht* « croyait pouvoir allier des vues de fortune avec la pratique de l'Évangile ». Cette alliance avait été si loin dans l'esprit d'Étienne Pascal qu'il s'était violemment opposé à l'entrée de sa fille Jacqueline au couvent de Port-Royal. A sa mort, Blaise Pascal n'en avait pas moins écrit une lettre où pas une inquiétude ne l'effleurait quant au salut de ce chrétien mondain.

Un accident de voiture qui lui serait arrivé au pont de Neuilly ne semble pas avoir ébranlé sérieusement Pascal. Le *Recueil d'Utrecht* affirme qu'il lui fit prendre la résolution « de rompre ses promenades et de mener une vie plus retirée ». Victor Giraud concluait ainsi jadis son analyse des conséquences de l'accident : « Il serait quelque peu téméraire d'affirmer qu'à aucune époque de sa vie, Pascal n'a été victime d'un accident de voiture. Et si la chose n'est pas sûre, ne peut-on dire qu'elle est possible? Disons même qu'elle est probable... Mais avouons du moins que, si le fait a eu lieu — à une époque d'ailleurs indéterminée — il n'a pu avoir le caractère dramatique qu'on lui a si souvent et si gratuitement attribué¹. »

Le *Recueil d'Utrecht* donne une seconde cause à la conversion de Pascal. Celui-ci aurait entendu un sermon de Singlin, donné le jour de la fête de la Conception de la Vierge, le 8 décembre 1654, dans la chapelle de Port-Royal de Paris.

1. V. GIRAUD, *Blaise Pascal, étude d'histoire morale*. Paris, 1911, p. 54.

Cette affirmation repose sur le témoignage de Marguerite Périer. Mais celle-ci, en 1654, n'avait que huit ans. Et si dans les *Instructions Chrétiennes* de Singlin on trouve un sermon pour le jour de la Conception, il est peu probable qu'il ait été prononcé en décembre 1654, car à cette date Singlin était malade et à peu près aphone, ce qui l'eût empêché de débiter son sermon « avec beaucoup de feu » comme l'affirme le *Recueil d'Utrecht*. En outre, le *Mémorial* est antérieur de quinze jours au dit sermon. Une fois de plus, comme l'a très bien montré M. Mesnard, Marguerite Périer, au cours de sa longue vieillesse, a romancé de vagues souvenirs.

Il reste à s'adresser au seul vrai témoin des événements, à Jacqueline Pascal, qui, dans sa lettre à Gilberte, datée du 25 janvier 1655, donne des renseignements de première main. Une phrase laisse ouverte l'hypothèse d'une confidence de Pascal à Jacqueline au sujet du *Mémorial*. Celle-ci écrit à sa sœur, à propos des incertitudes de leur frère hésitant à se mettre sous la conduite de M. Singlin : « Pendant tout ce temps, il s'est passé plusieurs choses qui seraient trop longues à dire et qui ne sont point nécessaires. » Gilberte Périer n'en saura pas plus jusqu'au 19 août 1662. Et il faudra attendre le *Recueil d'Utrecht* de 1740 pour que le public ait la révélation de la nuit du 23 novembre, car ni Florin Périer dans la préface au *Traité de l'équilibre des liqueurs*, ni Gilberte dans sa *Vie de Pascal* n'en souffleront mot.

*
**

Ouvrons le *Recueil d'Utrecht*. L'auteur, Barbeau de la Bruyère, y interprète le rôle de la fameuse nuit : « Il était nécessaire que Dieu ôtât [à M. Pascal] cet amour vain des sciences, auquel il était revenu ; et ce fut pour cela sans doute qu'il lui fit avoir une vision, dont il n'a jamais parlé à personne, si ce n'est peut-être à son confesseur. On n'en a eu

connaissance qu'après sa mort, par un petit Ecrit de sa main qui fut trouvé sur lui » (p. 258).

Il y a là deux conclusions trop hâtives. Pascal aurait définitivement renoncé aux sciences après le 23 novembre, ce qui est inexact. La prétendue vision fut déduite de l'allure du texte et ne repose sur aucun témoignage puisqu'on nous avoue que Pascal n'en a jamais parlé.

Voici les circonstances de la découverte des papiers : « Quelques jours après la mort de M. Pascal, un domestique sentit par hasard quelque chose d'épais et de dur dans sa veste. Ayant décousu cet endroit, il y trouva un petit parchemin plié, écrit de la main de M. Pascal, et dans ce parchemin un papier écrit de la même main. L'un était la copie fidèle de l'autre. Ces deux pièces furent aussitôt remises à Mme Périer, qui les fit voir à plusieurs de ses amis. Tous convinrent qu'on ne pouvait douter que ce parchemin écrit avec tant de soin et avec des caractères remarquables, ne fût un mémorial qu'il gardait très soigneusement pour conserver le souvenir d'une chose qu'il voulait toujours avoir présente à ses yeux et à son esprit, puisque depuis huit ans il prenait soin de le coudre et découdre à mesure qu'il changeait d'habit. Quelque temps après la mort de Mme Périer (qui arriva en 1687), M. Périer, le fils, et Mesdemoiselles, ses sœurs, communiquèrent cette Pièce à un Carme Déchaussé, qui était de leurs plus intimes amis et un homme très éclairé. Ce bon Religieux la copia et voulut en donner une Explication qui a vingt et une pages *in-folio*, et qui ne contient presque que des conjectures qui se présentent d'abord à l'esprit de ceux qui lisent l'Ecrit de M. Pascal. »

M. Lafuma, au second volume de sa grande édition des *Pensées*, a publié les notes identiques du manuscrit Périer et du troisième manuscrit Guerrier.

Le premier donne ces précisions : « Il paraît, par ce peu de mots et par ce qu'on a su des dernières années de M. Pascal, que la vision lui devait avoir représenté vivement la souve-

raîne Majesté de Dieu, sa Sainteté, sa bonté avec le mystère de la Rédemption... Les mots coupés de l'écrit marquent les diverses impressions que la vision de la Majesté divine faisait sur M. Pascal, à peu près semblables à celles que Dieu paraissant dans le buisson ardent fit sur Moïse... »

La note du troisième manuscrit Guerrier est substantiellement identique à celle du *Recueil d'Utrecht*. Elle n'ajoute que quelques détails au sujet de l'impossibilité de lire les dernières lignes du parchemin.

*
**

La famille de Pascal eut donc entre les mains deux textes autographes du *Mémorial*. Le premier est un brouillon sur papier. Il a été conservé. C'est le folio D du manuscrit des *Pensées*, le n° 9.202 de la Bibliothèque Nationale.

Le second, sur parchemin, est perdu. Il ne nous en reste qu'une copie figurée, faite sur papier par Louis Périer, vers 1690 pense M. Lafuma. C'est le folio E du manuscrit des *Pensées*.

Deux copies importantes subsistent dans le manuscrit Périer et dans le troisième manuscrit Guerrier, celle-ci faite d'après le texte du Carme, pense M. Lafuma.

Enfin, la première édition imprimée est celle du *Recueil d'Utrecht*.

Or la confrontation entre ces différents textes ménage des surprises.

Si l'on compare l'original autographe avec la copie faite par Périer sur le parchemin perdu, on s'aperçoit de différences criantes. D'abord l'écriture hâtive et bousculée sur l'original, calligraphiée sur la copie. Puis les traits qui sillonnent le texte. Il y en a sept seulement sur l'original, douze sur la copie. Une seule petite croix en tête de l'original, deux grandes croix rayonnantes, l'une au début, l'autre à la fin de la copie.

La copie seule est ponctuée. Deux mots apparaissent en majuscules sur la copie : FEU et DIEU, d'autres en grosses lettres : « Jésus-Christ, Grandeur, Renonciation totale et douce », — alors qu'aucun de ces mots n'est en capitales ni d'une taille anormale sur l'original.

En outre, il y a des variantes. On peut laisser de côté les références ou les menues corrections. Mais la dixième ligne donne cette leçon dans l'original :

Certitude, certitude, sentiment, joie, paix.

Sur la copie figurée, on lit :

Certitude, joie, certitude, sentiment, vue, joie.

Le dernier mot étant ajouté au-dessus de la ligne.

Les autres copies manuscrites combinent ces deux leçons. Périer part de la copie figurée en y ajoutant le mot *paix*, emprunté au brouillon, tandis que Guerrier part du brouillon pour y ajouter le mot *vue* qu'il emprunte à la copie.

Le *Mémorial* est un texte assuré presque totalement, sauf en cette seule ligne, qui varie sur chaque manuscrit.

En outre, cette ligne :

Certitude, certitude, sentiment, joie, paix

est écrite sur l'autographe d'une écriture droite, aux lettres pointues, alors que les lignes qui la précèdent et la suivent sont tracées d'une écriture arrondie et très penchée. Un détail est imperceptible sur les photographies. L'encre de cette ligne est beaucoup plus pâle que celle du reste et presque effacée. Cette ligne a été écrite plus tard que le reste du *Mémorial*.

Ce n'est pas la seule constatation qu'on puisse faire. Pascal a-t-il recopié presque immédiatement son brouillon? Il est impossible de le croire. Le papier original est collé sur une autre feuille. Quand on le regarde en transparence, on s'aperçoit de l'existence d'une multitude de trous visibles sur la photographie de Brunschvicg et qui prouvent que l'original

du *Mémorial* fut très longtemps porté seul en poche par Pascal et plié irrégulièrement, de telle sorte que les coins s'usèrent profondément. On peut estimer de six mois à un an le délai qui s'écoula avant que Pascal n'ait songé à faire de son texte une copie sur parchemin, destinée à la fois à préserver la teneur de ce texte et à protéger de l'usure le papier primitif. Il lui avait fallu en constater l'effritement. La décomposition de l'encre renforce cette hypothèse. Le papier a longtemps séjourné seul dans la poche de Pascal.

Dans ces conditions, les variantes de la dixième ligne prennent une importance particulière. Cette ligne, ajoutée plus tard par Pascal sur l'original, fut modifiée lors de la copie du texte sur parchemin. C'est alors que le mot *vue* fut introduit dans le texte. Et la place du mot *joie* dans la copie figurée prouve qu'il y vint, lui aussi, en surcharge. La copie elle-même fut l'objet de retouches tardives.

Le brouillon autographe porte trace de plusieurs ratures faites par Pascal au courant de la plume. *Dieu de Jésus-Christ* fut barré, puis récrit. Une variante n'a pas été signalée par Brunschvicg. Pascal avait écrit :

Père juste, le monde ne t'a point connu comme...

Il a barré : *connu comme* et écrit *connu mais je t'ay connu*; ce qui renforce l'hypothèse que Pascal avait sous les yeux une Bible.

On peut se demander si : *environ minuit et demi* n'a pas été ajouté. Mais surtout, il y a le prodigieux contraste entre l'écriture du début du texte et celle de la fin. Celle du début — la première moitié — est calme, régulière, apaisée. Celle de la fin, à partir de :

Joie, joie, joie, pleurs de joie

est bouleversée. La graphologie peut donner la clé des traits si bien recopiés sur le parchemin et que le *Recueil d'Utrecht* a pris pour une manière de souligner les mots. Ce sont les

signes d'une paralysie de la main qui ne peut plus écrire. En effet, après la phrase :

Que je n'en sois pas séparé éternellement

dont la graphie est effroyablement tordue, il y a une ligne entière faite d'un trait de plume et, par suite de l'intervalle régulier entre les phrases, ce trait ne souligne rien, il remplace une vraie ligne d'écriture.

De ces constatations, il résulte que le centre vital du *Mémorial* se trouve déplacé. Ce n'est plus le feu, qui n'a guère d'importance, c'est la possibilité d'une séparation d'avec Jésus-Christ. Du même coup s'écroule la thèse de l'abbé Bremond, pour lequel ne comptait que le *feu* et la *certitude*. De même apparaît fautive l'interprétation du *Mémorial* donnée par le *Recueil d'Utrecht*, le troisième manuscrit Guerrier et celui de Louis Périer. L'hypothèse d'une vision reposait sur le mot *Vue*, sur les croix rayonnantes, sur le mot *feu* écrit en capitales et encadré par deux traits, mais le mot *vue* et les autres caractères manquent sur l'autographe.

Si cet autographe garde dans son écriture même le témoignage d'une extase, cette extase n'a pas été provoquée par la croix et le feu, mais par l'appel à Jésus-Christ et la possibilité pour Pascal d'un nouvel abandon de J.-C. Si Pascal a rédigé tout son texte à minuit et demi, il a revécu alors la seconde partie de sa méditation avec une telle intensité que le bouleversement de son écriture en témoigne encore.

La ligne :

Certitude, certitude, sentiment, joie, paix

fut ajoutée à l'autographe peut-être lors de la rédaction de la copie sur parchemin quoiqu'on puisse supposer qu'à chacun de ses changements d'habits, Pascal rouvrait le parchemin et le papier pour les relire. Le mot *vue* n'aurait-il pas été ajouté après le miracle de la Sainte-Epine?

Malheureusement, la copie figurée de Louis Périer inspire

la plus grande méfiance pour une raison que le bon chanoine a donnée lui-même. En marge des deux dernières lignes, il écrit naïvement : « On n'a pu voir distinctement que certains mots de ces deux lignes. » Or, il reproduit un texte d'une parfaite netteté :

Soumission totale à J.-C. et à mon directeur.

Eternellement en joie pour un jour d'exercice sur la terre.

Non obliviscar sermones tuos. Amen.

On peut constater que ces lignes ne figurent pas sur l'original. Intrigué, Guerrier fit son enquête. Le 31 janvier 1732, il apprit, de Marguerite Périer, « qu'on avait omis ces deux lignes parce qu'elles étaient fort barbouillées dans l'original et presque effacées... En un mot, ces deux lignes ont été plutôt devinées que lues ».

On peut supposer que d'autres mots du texte étaient aussi illisibles sur le parchemin original. Il n'est pas aisé d'écrire sur du parchemin et il n'y a pas de raison pour que les dernières lignes fussent seules indéchiffrables. On se demande si le parchemin presque effacé ne fut pas parfois reconstitué, grâce au papier très lisible de l'autographe.

C'est dire qu'il en faut toujours revenir à cet autographe. Un examen attentif prouve que le texte en fut repris par Pascal, recopié très longtemps après la nuit du 23 novembre et l'objet à chaque reprise d'une méditation nouvelle. A la différence du *Mystère de Jésus*, il n'est pas de texte que Pascal ait plus soigneusement élaboré, retravaillé, et maintes fois repensé². Ce n'est pas le souvenir d'une seule nuit, c'est l'objet des réflexions de huit années.

2. Le R. P. BLANCHET écrit dans *Etudes* : « Pour connaître Pascal, le *Mémorial* est un document unique. Qui nous assure que le *Mystère de Jésus* lui-même n'a pas été communiqué, et, dans ce but, recopié et arrangé ? Le *Mémorial* est donc bien le seul écrit de Pascal où nous soyons absolument certains que l'expression n'a pu être ni déportée par les fureurs de la polémique, ni apprêtée aux fins d'édification, ni plus ou moins parée à l'intention du lecteur. » (Nov. 1954, p. 165.) A quoi l'on peut répondre que

L'objet de cette méditation passionnée et souvent reprise par Pascal est le Dieu vivant, celui de la Bible, du Buisson ardent, celui de la Passion de Jésus-Christ. Si l'on écarte de sa première rédaction la ligne :

Certitude, certitude, sentiment, joie, paix

on observe que les huit premières lignes du texte après le mot *feu* contiennent neuf fois le mot *Dieu*. En particulier, la phrase de Ruth à Noémi : « Ton Dieu sera mon Dieu », est adressée par Pascal à Jésus-Christ.

Ce Dieu n'est pas celui des philosophes. Il y aurait un curieux parallèle à faire entre l'extase de Pascal et celle de Descartes. Celui-ci, dans ses *Olympica*, écrivait cette phrase que rapporte son biographe, Adrien Baillet : [Le 10 novembre 1619] *cum plenus forem enthousiasmo et mirabilis scientiae fundamenta reperirem...* » Et Baillet rapporte en détail trois songes faits par Descartes la nuit de la Saint-Martin. Il se sentit poussé par le vent contre une église, il entendit un coup de tonnerre « et ayant ouvert les yeux, il aperçut beaucoup d'étincelles répandues par la chambre ». Enfin, dans un troisième rêve, il se vit compulsant une anthologie poétique : « Ce dernier songe qui n'avait rien que de fort doux et de fort agréable marquait l'avenir selon lui... Mais il prit les deux précédents pour des avertissements menaçants touchant sa vie passée, qui pouvait n'avoir pas été aussi innocente devant Dieu que devant les hommes... L'impression qui lui resta de ces agitations lui fit faire le lendemain diverses réflexions sur le parti qu'il devait prendre. L'embarras où il se trouva, le fit

les copies manuscrites des *Pensées* ne reproduisent pas le *Mystère de Jésus*, dont le texte ne fut pas retouché et resta inédit jusqu'en 1844. Le *Mémorial*, au contraire, a été « recopié et arrangé » par Pascal lui-même, et si ses expressions n'ont pas été « déportées, apprêtées ou parées », comme dit le Révérend Père, du moins ont-elles été méditées, transformées et modifiées.

recourir à Dieu pour le prier de lui faire connaître sa volonté, de vouloir l'éclairer et le conduire dans la recherche de la vérité³. »

Comme on saisit bien là toutes les ressemblances et les différences entre Pascal et Descartes, entre ces deux grands génies si proches et si loin l'un de l'autre.

Tous deux chrétiens, tous deux illuminés par Dieu au cours d'une nuit de novembre, mais d'une illumination qui n'a pas la même origine et n'éclaire pas les mêmes vérités.

Descartes songe, Pascal veille. Réveillé, Descartes réfléchit, tandis que Pascal, qui n'a point dormi, lit la Bible. Si Descartes éprouve du remords, c'est devant Dieu, tandis que Pascal en ressent d'avoir renié et crucifié Jésus-Christ. Descartes cherche la vérité, il veut la découvrir seul. Pascal possède la vérité; il lui suffira d'y rester fidèle. Descartes réserve les dogmes de la foi, Pascal s'y jette tout entier. Ces deux catholiques sont séparés par la Bible et par le Médiateur.

Car le cœur de Pascal, ce cœur qui sent Dieu, saisit en cette nuit du 23 novembre tout l'ensemble des vérités dont se nourrira sa vie religieuse durant les huit années qui suivront. Identité du Dieu de Moïse et du Dieu de Jésus-Christ, rayonnement central de la Passion dans l'Évangile, il en a une vue prenante et contemplative. Il expérimente à vif l'opposition entre le Dieu vivant et celui des philosophes. Mais parce que ce Dieu est vivant, on doit l'aimer et tout amour emporte le risque d'une infidélité réciproque. Dieu pourrait abandonner Pascal et Pascal pourrait quitter Dieu. A la recherche d'une vérité intellectuelle et abstraite que poursuivait Descartes, Pascal substitue un drame personnel.

*
**

La nuit du 23 novembre n'a pas changé grand'chose à la vie extérieure de Pascal. Celui-ci n'a pas quitté sa maison bour-

3. Edition Adam-Tannery des *Œuvres de Descartes*, t. X, pp. 182-186.

geoise de la rue Monsieur-le-Prince, il n'a pas rompu avec le duc de Roannez, avec Méré, avec Miton, — on verra tous ses amis à ses côtés les années suivantes. Il n'a pas vendu son Montaigne; il en dissertera avec trop de sympathie avec M. de Sacy. Il n'a pas abandonné les mathématiques ni la physique. A Port-Royal même, il continue sa tâche d'ingénieur, comme le prouve le curieux tonneau exposé à la salle capitulaire. Pascal se met, avec appréhension, sous la conduite de Singlin; il va en retraite à Port-Royal, mais il reste lui-même, il continue à fréquenter les salons, et les *Provinciales* prouveront qu'il n'a rien perdu de ses qualités brillantes d'homme du monde, de bel esprit, de causeur incomparable et d'ironiste parfois féroce.

D'ailleurs la conversion du 23 novembre n'avait rien d'une fixation de Pascal dans un état d'âme définitif. Aucune grâce n'est inamissible. Chaque méditation nouvelle réitère les résolutions prises au cours de cette nuit de grâce. Le *Mystère de Jésus* certainement postérieur au *Mémorial* trahit chez Pascal une renaissante angoisse :

C'est mon affaire que ta conversion

dit Jésus à son disciple en prière. L'effort pour cette conversion, cette recherche de Jésus-Christ par Pascal durera jusqu'à la mort. Les dernières paroles de Pascal lorsque Beurrier lui aura donné le Saint-Viatique exprimeront sa suprême inquiétude : « Que Dieu ne m'abandonne jamais. »

Presque tous les témoignages contemporains sur la vie de Pascal auront tendance à simplifier cette ascension d'une âme vers Dieu. Pour s'en tenir au plus important de tous, Gilberte Périer dans l'admirable vie qu'elle a écrite de son frère, a sacrifié outre mesure à la convention qui veut que la vie des saints soit monolithique et simple. Elle affirme que Pascal, dès sa conversion, a rompu avec le monde, qu'il a vécu en ascète. Il est évident qu'elle a reporté sur les années antérieures à 1661 les pratiques et les maximes du Pascal des derniers

mois, retiré du monde, confiné dans sa maladie et dans l'isolement de sa préparation à la mort. Il lui est même arrivé de prendre très au sérieux des boutades de son frère. Le fameux propos : « Ne me plaignez point, la maladie est l'état naturel des chrétiens » est une réflexion presque ironique de Pascal exaspéré par les jérémiades de ceux qui le plaignaient, car à la même époque, il s'exprimait tout autrement dans sa prière, marquant une profonde indifférence à la maladie, à la bonne santé, à la vie, à la mort.

Presque jusqu'à sa dernière heure, Pascal a mené la vie d'un homme du monde, d'un laïc, d'un savant. N'en déplaise à l'auteur du *Recueil d'Utrecht*, il n'a jamais rompu avec les mathématiques. Les lettres à Sluse datent de l'époque de la composition des *Provinciales* et la solution du problème de la Roulette ne fut pas seulement le remède à une rage de dents.

La grandeur de Pascal est de n'avoir pas été un professionnel de la sainteté plus que de la théologie. Mathématicien amateur, auteur aussi peu que possible, homme surtout avec ses défauts, sa vivacité d'humeur, son désir d'exceller, son impatience — dont parle sa sœur —, la religion, la dévotion et même les grâces mystiques ont préservé sa personnalité si accentuée, sa liberté parfois si désinvolte, l'indépendance de sa pensée. C'est la raison pour laquelle il est encore si proche de nous.

J. STEINMANN.